

# L'OPPRESSION DES FEMMES, LES ORIGINES

L'ORIGINE DE L'OPPRESSION DES FEMMES, UNE CONTROVERSE DANS LA LUTTE D'ÉMANCIPATION	page 2
La vision primitive idyllique des primitifs	page 4
La vision féministe de la femme primitive	page 5
L'égalité sociale des femmes n'a peut-être pas existé partout, mais elle a bien existé	page 6
La division sexuelle du travail des origines	page 9
Le basculement dans l'inégalité provoqué par la richesse	page 13
<i>En résumé</i>	page 15
Le néolithique féminin, un fantasme ?	page 17
Les religions d'État et les femmes	page 19
BIBLIOGRAPHIE	page 21

*L'ORIGINE DE L'OPPRESSION DES FEMMES,  
UNE CONTROVERSE DANS LA LUTTE D'ÉMANCIPATION*

Cette partie de notre réflexion est délicate. C'est que travailler sur l'origine de l'oppression des femmes va nous faire remonter à des époques de l'humanité où il n'y a pas d'écrit, seulement des objets que retrouve l'archéologie. Mais un objet ne parle pas, il ne dit pas qui l'a utilisé, par exemple, si c'est un homme ou une femme. Et encore moins comment, avec quelles idées.

Nous allons le voir, même l'observation des sociétés premières, dont on peut penser qu'elles nous aident à imaginer ce qu'a pu être cette vie, peut être interprétée de manière très différente selon que l'anthropologue est un homme ou une femme, un conservateur ou un féministe. Du coup, et c'est l'aspect un peu déroutant de cette affaire, la manière de comprendre la place des femmes dans les sociétés premières a été un enjeu tel que partisans et adversaires de l'idée d'une possible égalité des femmes et des hommes dans la préhistoire ont souvent fait passer le combat pour leur cause avant la vérité scientifique. Aussi allons-nous essayer de démêler les deux, car nous sommes convaincus que seule la vérité est révolutionnaire.

Pendant des siècles, a prévalu l'idée que les choses étaient simples, claires, évidentes : c'est la nature, ou Dieu, qui a fait la femme plus faible que l'homme, inférieure à l'homme. C'est une idée que véhicule toute la société, femmes comprises. Pierre Bourdieu fait remarquer qu'il n'y a même pas besoin de chercher un justificatif concret, physique, à cette idée. Ainsi, jusqu'à la Renaissance, on ne faisait même pas de distinction entre l'appareil génital de l'homme et celui de la femme. On pensait qu'ils étaient composés des mêmes organes, et qu'ils étaient simplement disposés différemment. Il n'y avait même pas de mot pour désigner les organes féminins. Ce n'est donc pas là qu'on loge l'idée d'infériorité, mais dans l'être social lui-même.

Lorsque la science, qui se veut basée sur l'observation et non plus la croyance, a commencé à se développer au 19<sup>ème</sup> siècle, les anatomistes qui découvrent les différences qu'on reconnaît aujourd'hui, vont d'abord chercher dans le corps de la femme la justification à la vision assignée par la société. Ils le font en se basant sur les préjugés dont ils héritent, qui attribuent la sensibilité à la femme contre la raison à l'homme, la passivité chez la femme contre l'activité chez l'homme.

Ce ne sont donc pas les différences visibles qui créent les différences de point de vue. C'est bien la place assignée par la société qui crée ce que l'on croit être une vision naturelle, basée sur des différences « visibles ».

L'avantage, pour l'explication « naturelle » de l'infériorité de la femme, c'est qu'elle interdit toute remise en cause à la domination de la femme. Elle est plus simple à justifier. Mais du coup, il s'est passé cette chose, c'est qu'une tendance à l'explication « naturelle » est apparue aussi chez certaines féministes. *Les hommes qui nous ont rendu inférieures ont voulu démontrer que nous le sommes naturellement ? Nous allons démontrer que les femmes ont été*

*naturellement supérieures dans le passé, et que leur vraie nature est là.* Or, lorsqu'on cherche quelque chose avec une certaine idée, on risque fort... de la trouver, ou plutôt de croire un peu vite qu'on l'a trouvé.

Avant que les féministes ne s'en mêlent, la vision de la préhistoire était simple. Puisque c'était de l'ordre de la nature que la femme soit une inférieure, cette infériorité était forcément absolue dans la préhistoire : des images des débuts du 19<sup>ème</sup> siècle montrent les femmes des hommes préhistoriques littéralement soumises, tirées par les cheveux... Craintives, faibles, seulement soucieuses de leur progéniture, elles sont protégées par un homme viril et fort, sûr de lui. On retrouvera ce genre d'images jusqu'au 20<sup>ème</sup> siècle.

Pourtant, dans la seconde partie du 19<sup>ème</sup> siècle, la recherche anthropologique a convaincu les milieux scientifiques d'une histoire un peu différente. C'est que chez de nombreux peuples premiers, les mythes, transmis oralement de génération en génération, parlent d'un passé où les femmes avaient un rôle dominant, supérieur. Du coup, ces scientifiques vont progressivement croire à cette forme de supériorité dans un passé lointain, qui se concrétisait par la transmission féminine, la matrilinearité.

L'anthropologue Alain Testart (1945-2013) explique que « *Tout le 19<sup>ème</sup> siècle tient à la thèse de l'antécédence de la matrilinearité (la transmission se fait par la femme) sur la patrilinearité (elle se fait par l'homme). (...) Sur quoi est-elle fondée ? Sur le raisonnement – fondateur en quelque sorte – de Bachofen, selon un principe que nous avons déjà dit : les mythes parlent de prérogatives féminines qui, étrangères au temps de référence, doivent témoigner d'un stade plus ancien pendant lequel les femmes étaient dominantes.* »

Des féministes du 20<sup>ème</sup> siècle, à la recherche donc d'une démonstration « naturelle » de l'importance sociale de la femme, vont donc aller chercher dans ces mythes une preuve pour affirmer que la domination actuelle masculine n'est pas légitime. Mais est-ce là une preuve ?

Les mythes sont effectivement nombreux qui disent que la femme a été dominante, dans le passé. Mais, explique Testart, les mythes ne disent pas une réalité. Parfois, même, ils en disent l'inverse : « *Il arrive aux mythes d'évoquer un temps originel pendant lequel c'étaient les hommes qui avaient des menstruations ou pendant lequel la Terre était au-dessus de la Lune et du Soleil. Il est dans la nature du mythe d'imaginer dans les premiers temps un ordre inverse, pour l'inverser ensuite et retrouver, fonder, justifier, l'ordre présent. Le mythe n'est pas de l'histoire, et ce n'est que très rarement (c'est alors plutôt une épopée) qu'il traduit une réalité historique.* » Les mythes racontent donc un passé souvent inventé, pour montrer qu'il a été désastreux, et ainsi justifier l'ordre social en place.

Le mythe n'est donc pas une preuve. Et les féministes vont donc devoir trouver autre chose de plus tangible, de moins discutable. Et là encore, elles vont trouver. Regardez donc les petites statuettes, les fameuses « Vénus » de la fin du paléolithique : ce sont des femmes, et rien que des femmes. Souvent, les parties spécifiquement féminines sont accentuées : ventre, seins, vulve. C'est sans doute l'indice d'une vénération, une sorte de culte de la fécondité. La femme est considérée supérieure parce qu'elle porte en elle la fertilité, donc la survivance du groupe. La preuve est là, sous vos yeux, la nature ne nous a pas voulues inférieures, au contraire.

Oui mais, va-t-on encore leur répondre, ce n'est pas une preuve. Aujourd'hui, on a dans toute l'Europe des dizaines de milliers de représentations d'une femme, la Vierge Marie. Or, elle ne symbolise pas du tout une quelconque supériorité. Donc, nous ne pouvons rien dire de tel à partir de ces statuettes.

*Vous êtes vraiment de mauvaise foi, vont rétorquer les partisans et les partisanes de l'idée d'une meilleure place de la femme dans la préhistoire. Vous ne voulez pas croire en ces objets. Alors, on va vous trouver bien plus fort. Et elles vont effectivement trouver des sociétés où la femme est l'égale, ou peut-être même supérieure à l'homme. Ces sociétés se trouvent parmi celles qui ont été découvertes dans le cadre de la colonisation européenne. Nous allons ici entrer dans le détail et nous verrons pourquoi cette nouvelle indication ne va pas non plus régler vraiment la question.*

### LA VISION PRIMITIVE IDYLLIQUE DES PRIMITIFS

L'un des premiers anthropologues à avoir essayé de synthétiser et de généraliser les observations du 19<sup>ème</sup> siècle est Lewis Henry Morgan (1818-1881). Marx, lorsqu'il en a connaissance, voudra y travailler pour en faire connaître les conclusions dans le monde ouvrier : des millénaires de société humaine ont existé, et leur fonctionnement était tout autre que l'exploitation économique, et la domination des femmes. Mais Marx décède et c'est son ami Friedrich Engels qui rédigera *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1891).

Voici comment Howard Zinn, dans son *Histoire populaire des États-Unis*, parle de la situation des femmes dans la société iroquoise, en s'appuyant sur les écrits de Morgan et d'Engels : « *Les femmes jouaient un rôle important et avaient un statut respecté dans la société iroquoise (...) Chaque famille élargie vivait dans la "grande maison" et lorsqu'une femme désirait se séparer de son mari elle déposait simplement les affaires de ce dernier devant la porte. Les familles formaient des clans et une douzaine ou plus de clans pouvaient former un village. Les femmes les plus âgées du village désignaient les hommes habilités à représenter le clan aux conseils de village et de tribu. Elles désignaient également les quarante-neuf chefs qui composaient le grand conseil de la Confédération des cinq nations iroquoises. Elles assistaient aux réunions de clans, se tenaient derrière le cercle formé par les hommes qui discutaient et votaient les décisions. Si ces derniers allaient dans un sens trop éloigné de celui qu'elles souhaitaient, elles pouvaient les démettre et les remplacer.*

*Les femmes surveillaient également les récoltes et s'occupaient de l'administration générale du village tant que les hommes étaient à la chasse ou à la pêche. En outre, comme elles fournissaient les mocassins et la nourriture pour les expéditions guerrières, elles avaient également un certain contrôle sur les affaires militaires. (...) Tout cela, bien sûr, jurait parfaitement avec les valeurs européennes que les premiers colons apportèrent avec eux : une société divisée en pauvres et riches, contrôlée par les prêtres, par les gouverneurs, et par les hommes en ce qui concernait la vie familiale. »*

Les féministes vont se mettre à recenser des observations du même genre, en épluchant les études anthropologiques. Seulement voilà, au 20<sup>ème</sup> siècle, là où Morgan pensait pouvoir généraliser son observation, l'étude de plus en plus fouillée et complète des diverses sociétés rencontrées à travers le globe va, dans les faits, démentir l'idée du 19<sup>ème</sup> siècle que l'égalité originelle des femmes est une règle générale.

Au départ, chacune des découvertes qui pouvait faire exception à l'idée de Morgan était immédiatement reprise pour le critiquer. Et dans la mesure où ces idées avaient été soutenues par le marxisme, les anthropologues qui avaient une opinion conservatrice de la société ne se privaient pas d'attaquer Morgan, ce qui leur donnait un moyen d'atteindre le courant marxiste par ricochet.

Dans un premier temps, le courant marxiste va conserver une attitude scientifique, acceptant de prendre en compte les nouvelles découvertes, et va chercher des explications matérialistes, avec une liberté de pensée. Malheureusement, la pensée marxiste va s'ossifier avec l'installation en URSS du stalinisme, dès les années 1920. Le pouvoir de la nouvelle bureaucratie va momifier la pensée marxiste, comme elle a momifié Lénine. Il devient insupportable d'apporter une critique à ce que l'on considère comme une base du marxisme. Donc, pas question de critiquer Engels.

Ailleurs qu'en URSS, une autre attitude aurait pu exister. Seulement voilà, une grande partie des intellectuels qui avaient décidé de rejoindre le marxisme ne faisaient en réalité que suivre ce courant parce qu'il semblait sur le point de l'emporter, qu'il était fort au point de tenir tête au monde capitaliste. Ces gens, qui vont parfois se dire « compagnons » du communisme, attirés par la gloire et la renommée plus que par le goût de l'étude scrupuleuse, vont se contenter de défendre les textes d'Engels, à la virgule près, et négligent les découvertes qui ne collent pas avec ce qu'avaient écrit Morgan et Engels au 19<sup>e</sup> siècle.

Mais à la longue, c'est ce pseudo-marxisme conservateur qui va être déconsidéré, déconsidérant du coup un marxisme en fait plus ou moins à l'abandon. Une foule de découvertes obligent à reconsidérer la vision de la préhistoire, mais cela se fera alors en dehors et en l'absence de scientifiques marxistes. Et le courant marxiste, même pour sa partie se voulant rester intègre, aura bien du mal à reprendre pied sur ce terrain. Dans les années 1970, lorsque les féministes vont voir leur courant se renforcer considérablement, une organisation comme Lutte Ouvrière en est encore à une lecture quasi biblique d'Engels. Une lecture qui l'aurait fait bondir, lui qui avait pour passion d'étudier et de réfléchir aux découvertes les plus récentes de son temps, dans tous les domaines.

Du coup, les nouvelles générations de féministes, sans la base de la méthode scientifique à laquelle tenaient Marx et Engels, se lancent dans des affirmations hâtives, et c'est ainsi que va être avancée l'idée que le matriarcat a été une étape de l'évolution de l'humanité. Aujourd'hui, nous savons que c'est faux. Même lorsque l'on a trouvé des sociétés avec matriarcat, qui sont assez rares, cela ne veut pas forcément dire qu'il y avait un rôle dominant pour les femmes ; il y a simplement transmission du statut familial et social par la mère, ce qui est autre chose.

### *LA VISION FÉMINISTE MILITANTE DE LA FEMME PRIMITIVE*

Après toute une période où l'anthropologie était le fait d'hommes, qui négligeaient bien souvent d'étudier la place et l'importance du travail des femmes dans les sociétés qu'ils observaient, on nous sort donc soudain dans les années 1970 l'existence d'une humanité originelle dominée par les femmes ! Il faudra attendre que se forme une nouvelle génération de scientifiques femmes, des anthropologues, des archéologues, etc., pour que l'on se mette à

étudier d'une manière plus complète et la préhistoire et la place réelle que les femmes pouvaient y avoir.

Sur la fin du 20<sup>ème</sup> siècle, on va ainsi découvrir qu'il faut corriger certaines idées. Par exemple, on considérerait jusque-là que l'homme chasseur de la société chasseur-cueilleur rapportait, de manière évidente, l'essentiel de la nourriture, la femme cueilleuse n'apportant qu'une sorte d'appoint avec ses collectes de racines, de tubercules, de fruits. Une étude chiffrée va montrer que c'est faux, et qu'il y a là seulement le reflet d'un préjugé masculin. En fait, chez les chasseurs-cueilleurs, la cueillette rapporte 70% du bilan des ressources alimentaires, ce qui laisse loin derrière l'activité de la chasse. C'est plutôt la chasse qui serait un appoint.

La période qui entoure les années 1968 va bouleverser les mouvements féministes eux-mêmes. Deux grands camps vont se former parmi les féministes. D'un côté, le camp de ceux et celles qui s'en tiennent toujours à l'idée qu'il a existé une période bénie pour les femmes, le matriarcat primitif. Les féministes marxistes, comme l'américaine Eleanor Leacock se tiennent dans ce camp. Pour ces féministes, l'apparition de la domination masculine est apparue avec la société de classes. Elle disparaîtra donc avec la fin de la société de classes. Le lien est donc direct entre la révolution socialiste et la lutte pour l'émancipation de la femme. Et d'un autre côté, une autre vision se forge, avec celles et ceux qui affirment que toutes les sociétés ont toujours connu une domination masculine. Ceux-là affirment que ce n'est donc pas un problème lié aux classes sociales. Et ils en concluent que la révolution socialiste souhaitée par les marxistes ne réglerait pas le problème.

### *L'ÉGALITÉ SOCIALE DES FEMMES N'A PEUT-ÊTRE PAS EXISTÉ PARTOUT, MAIS ELLE A BIEN EXISTÉ*

Où en est-on aujourd'hui de la question posée depuis un moment de savoir ce qu'a donc été la condition originelle des femmes dans les sociétés humaines ? Des chercheurs ont réussi à avancer des idées et des hypothèses intéressantes sur cette question. Mais avant de les examiner, prenons une minute un peu de recul, et demandons-nous : « *pourquoi se poser cette question ?* ». Est-ce que la condition actuelle ou future des femmes devrait dépendre de la réponse ? Si nous vivions dans un monde où règne l'égalité dans la situation des hommes et des femmes, poserait-on cette question de cette manière ?

Nous qui sommes profondément socialistes, communistes, au sens où l'entendait Marx de son vivant, nous ne conditionnons pas l'idée que nous nous faisons de la place des femmes à ce que peut nous dire la science de son passé. Le passé, au fond, est un passé de toute manière animal. Alors que le présent, et plus encore l'avenir que nous voulons, est profondément humain. L'on pourrait nous prouver que la femme a toujours été une inférieure à l'homme que cela ne nous empêcherait pas de vouloir et de croire en la possibilité de sa totale égalité avec l'homme.

En fait, on le voit bien, c'est parce qu'il y a inégalité que cette question du passé semble importante, et qu'elle est un enjeu. Elle sert d'arme pour les tenants, parfois maladroits, d'une libération des femmes, comme pour les tenants du conservatisme social qui veulent préserver une supériorité masculine.

Il s'est trouvé un ancien militant de Lutte Ouvrière, Christophe Darmangeat, docteur en sciences économiques, qui a cherché à vouloir reprendre le problème des origines de la domination de la femme à la lumière des découvertes les plus actuelles. En réaction, peut-être, à la manière de voir quasi religieuse transmise par Lutte Ouvrière d'un monde idyllique où les femmes auraient vécu en égales si ce n'est en maîtres, Darmangeat a d'abord publié *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était, Aux origines de l'oppression des femmes*.

Dans ce livre, paru en 2009, cet auteur n'y va pas par quatre chemins. Son travail donne l'impression d'un long catalogue qui cherche à démontrer que, partout, absolument partout, même si c'est à des degrés divers, la femme a toujours été dominée. De domination féminine, Darmangeat n'en voit aucune et jamais.

Pour lui, « *les sociétés dans lesquelles les hommes excluent les femmes des responsabilités politiques représentent l'énorme majorité et (...) celles où les femmes ont accès sur un pied de quasi-égalité sont extrêmement rares* ». Sa basant sur l'Ethnographic Atlas, il chiffre la situation des femmes selon leur accès ou non à la sphère politique : « *La proportion qui saute aux yeux est la proportion écrasante des sociétés dans lesquelles les hommes s'arrogent un monopole absolu des fonctions dirigeantes – 60 sur 69 si l'on considère les fonctions politiques, 49 sur 58 pour la direction des groupes familiaux. (...) Quant à celles qui acceptent que les femmes occupent ces fonctions à égalité avec les hommes, elles apparaissent comme des exceptions (respectivement 2 sur 60 et 4 sur 58)* ».

Une impression de fatalité ressort donc à l'issue de cette lecture. Mais on pourrait déjà relire d'une manière critique les chiffres que l'on vient de citer. Avec quelques soustractions, on peut dire aussi que si 60 sociétés sur 69 voient les hommes s'accaparer les fonctions dirigeantes, il y en a 9 sur 69, donc 16%, où les femmes un accès plus ou moins important aux fonctions politiques. Quant à celles qui feraient exception, et où il y aurait égalité, il y en a 2 sur 60 ou encore 4 sur 58, 7% quand même.

L'une des conclusions de Darmangeat est de dire que l'idée de Morgan et Engels d'associer la domination masculine à l'apparition des classes sociales est fautive. Puisque l'on trouve dans toutes les sortes de sociétés sans classes une certaine forme de domination masculine. Dont acte, effectivement : il nous suffirait d'un seul cas de société première (sans classes sociales) avec une forme de domination masculine pour rendre caduque la thèse de Morgan et d'Engels.

Mais fallait-il vraiment en conclure qu'il y a eu partout et toujours une domination masculine ? Eh bien, là-dessus, Darmangeat va se reprendre. Il publie fin 2010, sur internet, un nouveau texte, *L'oppression des femmes, hier et aujourd'hui : pour en finir demain !*

Il reprend sa critique, qui semble juste, des conclusions de Morgan, pour qui la subordination des femmes n'avait commencé qu'avec l'apparition des classes sociales, avec l'âge des métaux. Morgan pensait que ce basculement n'était apparu qu'avec un développement des richesses, bétail, esclaves, qui s'était produit entre des mains d'hommes.

Darmangeat rappelle aussi ce qu'il pense avoir démontré dans son ouvrage précédent : « *À tous les stades du développement économique et social, y compris pour les sociétés les plus égalitaires, on trouve des exemples avérés de domination masculine, parfois informelle, parfois très explicite et organisée* ». Mais dans ce nouveau texte, on n'a plus du tout cette

impression désespérante selon laquelle la domination masculine serait une loi absolument générale.

Une région plus que les autres a suscité des polémiques, c'est l'Australie et ses aborigènes. « *Au 19<sup>e</sup> siècle, rappelle Darmangeat, les premiers témoignages – fort nombreux – concluaient invariablement à l'abominable sujétion des femmes australiennes, le plus souvent caractérisées comme des esclaves, au sens strict ou à peine figuré.* » Mais cette vision va être sérieusement combattue au 20<sup>e</sup> siècle : « *Au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, écrit-il maintenant, certains chercheurs – il faudrait plutôt dire : certaines chercheuses, tant les femmes furent majoritaires dans ce mouvement – menèrent des travaux qui nuancèrent beaucoup cette impression (de femmes esclaves chez les aborigènes). Loin d'être des jouets dans les mains des hommes, les femmes possédaient leurs propres stratégies, leurs propres réseaux d'influence, et souvent leurs propres rites religieux fermés aux hommes* ».

Et Darmangeat en arrive à dire presque l'inverse de ce qui ressortait de son précédent ouvrage : « *Il ne faut pas tomber dans la position caricaturale selon laquelle la domination masculine représenterait une caractéristique clairement partagée par toutes les sociétés. En fait, les Iroquois ne sont pas une exception. Tant parmi les chasseurs-cueilleurs égalitaires que parmi les agriculteurs, on a observé bien des peuples où les rapports entre hommes et femmes étaient équilibrés, et où il est bien difficile de dire quel sexe dominait, si toutefois tel était le cas.* »

Et de citer ici un certain nombre de peuples, parmi lesquels la plupart de ceux que nous avons mentionnés dans les écrits de notre groupe sur ces sociétés : « *Chez les chasseurs-cueilleurs, on peut citer par exemple les Bushmen des déserts du sud de l'Afrique, rendus célèbres il y a quelques années par le film Les dieux sont tombés sur la tête. De l'un de leurs groupes, les Nahro, on apprend par exemple qu'il "semble exister une égalité des sexes presque totale dans la relation entre frères et sœurs et, peut-être, une légère prédominance féminine dans la relation entre époux.*

« *Ce sont aussi les indigènes des îles Andaman, dans le golfe du Bengale, dont le premier ethnologue à les avoir observés au 19<sup>ème</sup> siècle rapporte dans une sentence toute empreinte de morale victorienne que " l'un des traits les plus frappants de leurs rapports sociaux est l'égalité et l'affection affichées qui s'établissent entre un mari et sa femme ; des observations minutieuses s'étendant sur plusieurs années prouvent que non seulement l'autorité du mari est plus ou moins théorique, mais qu'il n'est pas rare que sa moitié le fasse marcher au doigt et à l'œil "*.

« *Mentionnons également les pygmées Mbuti de la forêt équatoriale africaine, chez qui "une femme n'est en aucune manière inférieure à un homme."* Cette physionomie, poursuit Darmangeat se retrouve également chez de nombreux peuples agriculteurs ou éleveurs. Aux rangs de ceux-ci, on peut citer les Iroquois, bien sûr, mais avec eux les Khasi de l'Inde, les Minangkabau de Sumatra, les Ngada de l'île de Florès ou les Na (également appelés Mosuo) de Chine (...) »

Il ressort de tout ceci que Darmangeat a voulu d'abord et avant tout reconnaître que la domination masculine a pu exister dans des sociétés sans classes. Seulement, il a un peu tordu la bâton dans un premier temps, allant jusqu'à affirmer que toutes les formes de sociétés premières et sans classes, partout, ne connaissaient que la domination masculine et rien d'autre. Il est ensuite revenu à une vision plus nuancée, en soulignant que l'on peut trouver,

effectivement, une domination masculine plus ou moins brutale pour n'importe quel type de société première, mais que ce n'est pas non plus une obligation. « *La domination masculine peut exister dans des sociétés qui ignorent non seulement les classes sociales, mais même les simples inégalités économiques* ».

Mais il existe aussi des sociétés premières sans domination masculine. Donc, le communisme primitif, pour reprendre l'expression d'Engels, l'état économique des premières sociétés, n'excluait pas une possible domination par les hommes, mais il ne la rendait pas non plus obligatoire.

Nous retiendrons pour notre part que, même si ce n'est pas dans toutes les sociétés sans classes, ce n'est que dans ces sociétés sans classe, et plus du tout après dans l'histoire, que l'on peut trouver et que l'on trouve des exemples vivants d'une forme ou une autre d'égalité entre hommes et femmes.

C'est donc un fait, que nous pouvons, avec une attitude scientifique, considérer comme exact, - c'est-à-dire jusqu'à preuve du contraire - : nous trouvons dans les sociétés premières les seuls exemples – même s'ils sont minoritaires - d'égalité entre hommes et femmes.

L'on peut donc conclure que la condition des femmes n'a pas un lien direct et simple avec l'existence des classes sociales, que l'égalité sociale des femmes avec les hommes n'a pas existé partout, qu'elle n'a été que minoritaire, mais elle a bel et bien existé dans certaines sociétés premières. Par contre, on va le voir par la suite, les classes sociales, elles, vont éliminer totalement cette possibilité.

### *LA DIVISION SEXUELLE DU TRAVAIL DES ORIGINES*

Nous avons avancé sur un point. Des sociétés premières avec égalité sociale des femmes ont existé. Mais alors, se pose maintenant la question de comprendre comment, ces sociétés-là, ont, pour certaines, basculé dans la domination masculine et l'inégalité. Là encore, nous n'avons rien d'observable, mais on peut émettre des hypothèses. Et nous allons ici essayer de suivre celles de Testart.

Pour commencer, il faut remarquer que dans toutes les sociétés premières, qu'elles octroient aux femmes une place égale ou pas, on observe ceci de particulier, qui est une différence avec le monde animal, c'est une répartition sexuée des tâches, une division sexuelle du travail. Chacun a son ou ses domaines, et ceux-ci sont très nettement séparés. Morgan l'avait observé chez les Iroquois : « *Les coutumes et les modes de vie indiens divisaient socialement les gens en deux grandes classes, hommes et femmes. Les hommes recherchaient la conversation et la société des hommes, et c'est ensemble qu'ils allaient se divertir ou se soumettre aux devoirs plus austères de l'existence. De la même manière, les femmes recherchaient la compagnie de leur propre sexe. Entre les sexes, il n'y avait que peu de sociabilité, au sens où l'on entend ce terme dans une société raffinée* ».

« *Le tissage, la poterie, la construction des habitations ou certaines activités agricoles, dit aussi Darmangeat, étaient des activités masculines dans certaines sociétés et féminines dans d'autres. Mais, au-delà des variations locales, la division sexuelle du travail obéissait, à l'échelle du globe, à certaines régularités remarquables.* »

Sauf qu'il y a une activité dont les femmes sont, partout et toujours, exclues : c'est la chasse, « *tout au moins dans ses formes les plus sanglantes, et du maniement des armes les plus létales, propulseurs, lances et arcs* ». Et là, évidemment, on se demande si on ne retombe pas sur la vieille idée que la nature a séparé les activités humaines. Erreur ! Une mobilité qui serait réduite du fait de la maternité, cela ne serait nécessaire qu'un temps ; de même pour la nécessité de protéger les femmes pour la reproduction du groupe. Or l'interdit en question concerne toute la vie de la femme. C'est bien le fait d'être femme qui interdit d'approcher une arme ou d'aller chasser.

On pourrait penser aussi que cette exclusion des femmes de la chasse est due à une volonté des hommes d'écarter les femmes : nous allons voir que ce n'est pas du tout le raisonnement ni la conclusion de Testart. Il tente de donner une explication dans *L'amazone et la cuisinière*, livre paru en 2014, qui a pour sous-titre *Anthropologie de la division sexuelle du travail*. « *Pourquoi, partout, les femmes ont-elles été exclues de la chasse ?* »

« *Comment savons-nous que c'était l'homme qui chassait et la femme qui faisait la cueillette des végétaux ? A vrai dire, nous ne le savons pas, car l'archéologie est impuissante à nous dire, si par exemple elle retrouve une pointe de flèche, qui l'a utilisée, un homme ou une femme (...) Mais nous avons tout lieu de le penser. Pourquoi ? Parce qu'il existait encore au 19<sup>e</sup> siècle, au moment de la colonisation, de nombreux peuples d'Océanie, d'Amérique, d'Asie ou d'Afrique qui ne vivaient que de chasse et de cueillette. (...) Et, chez tous, on observe une même allure générale de la division du travail qui fait que l'homme s'adonne à la chasse, la femme à la cueillette.* »

Seulement, observe Testart, « *l'exclusion des femmes de la chasse (...) n'est pas totale dans ces sociétés de chasse et de cueillette. En différentes occasions, elles y participent. Voyons quelles sont ces occasions. La première correspond à la chasse au petit gibier. (...) Mais en d'autres occasions, plus rares et moins remarquées, les femmes pratiquent certaines chasses au gros gibier. (...) Quelle différence entre ces chasses, selon qu'elles sont conduites par des hommes ou par des femmes ? Les hommes se servent des armes typiques de la chasse, des lances et des propulseurs (sortes de planchettes ou de bâtons servant à augmenter la distance de jet en jouant le rôle de bras de levier) en Australie, des arcs et des flèches en Terre de Feu et en Hokkaido ; tandis que les femmes n'utilisent aucune de ces armes, mais seulement des chiens, des cordes, des masses. (...) C'est l'usage des armes qui est le critère décisif* ».

Ne trouvant pas d'explication rationnelle sur ce qu'il observe, Testart s'oriente vers les croyances, un domaine essentiel chez les humains. « *Quoi de plus irrationnel, dit-il, que des femmes chassant, qui les phoques, qui les cervidés, qui les bandicoots et autres marsupiaux de petite taille, sans armes ? Quelle explication donc ? Une bonne explication est une explication qui rend compte de tous les phénomènes observés y compris dans leur détail.* » Et il en arrive à ceci : « *Les armes que n'utilisent pas les femmes sont celles qui font couler le sang des animaux. (...) La femme ne fait pas la chasse dans la mesure où la chasse fait couler le sang animal et au contraire elle la fait dans la mesure où la chasse ne fait pas couler le sang animal* ».

« *Cette première conclusion peut paraître étonnante. Mais, pour un anthropologue, elle ne l'est pas car elle évoque immédiatement les très nombreuses croyances, les interdits et les tabous, nombreux et variés, parfois hauts en couleurs, qui entourent le sang des femmes*

*dans presque toutes les sociétés de chasse et de cueillette, et même dans les sociétés d'hier de la vieille Europe. C'est le sang de la parturition, c'est le sang de la virginité, mais c'est surtout le sang menstruel. »*

*« Dans plusieurs tribus australiennes, les lances et autres projectiles utilisés à la chasse sont censées prendre des trajectoires tordues s'ils ont été touchés par une femme réglée ou simplement enjambés par elle. (...) L'interdit tend à s'élargir jusqu'à concerner la femme même en dehors de ses périodes ; il suffit qu'elle risque de saigner, autrement dit qu'elle ne soit ni prépubère ni ménopausée. C'est pourquoi il est si courant de par le monde que les chasseurs s'abstiennent de tout contact avec les femmes avant la chasse. »*

*« Tout se passe donc, conclut Testart, comme si la femme ne pouvait mettre en jeu le sang des animaux alors qu'il est question, en elle, de son propre sang ». Donc, « si la femme ne saigne pas, elle peut faire la chasse, même sanglante. Et il existe à ce sujet un exemple parfaitement instructif et démonstratif. Unique d'ailleurs. C'est la déesse de la chasse chez les Grecs anciens, les seuls à avoir imaginé une divinité féminine pour la chasse, et pas un homme : c'est Artémis, dont les Romains ont fait Diane chasseresse. Or elle est notoirement vierge, défendant farouchement sa virginité, s'entourant exclusivement de femmes. »*

Cette croyance en ce qui concerne le sang animal et le sang de la femme est si profonde qu'on va la retrouver dans des sociétés bien plus proches de nous. Les prêtres qui opéraient des sacrifices à l'époque où le judaïsme se forme ne pouvaient être que des hommes. Cette tradition est restée dans le judaïsme, même s'il ne pratique pas de sacrifice. Elle est également passée dans l'islam, qui interdit à une femme en menstruation de faire une prière ou même d'écouter un sermon dans une mosquée. Et elle irrigue toute la chrétienté : dans la pratique de l'Eucharistie, le pain et le vin que manipule le prêtre qui officie la messe deviennent vraiment le corps et le sang du Christ. Ce rite exclut totalement la femme.

C'est donc dans le domaine des idées que Testart trouve une explication à la première exclusion des femmes. Cette exclusion n'avait certainement pas le sens qu'on lui prête aujourd'hui, et ne devait probablement pas sembler être une quelconque punition ou mise à l'écart. Au contraire, elle pouvait tout à fait être considérée comme une protection, un comportement positif. C'est la suite de l'histoire qui en fera un moyen par lequel les hommes se retrouveront, avec l'apparition des richesses, notamment, en situation de disposer d'un pouvoir de domination.

Quand et comment cette situation sans conséquence au départ sur la place sociale des femmes a-t-elle basculé pour les mettre sous la domination des hommes ? Pour Testart, comme pour Morgan et pour Engels au 19<sup>ème</sup> siècle, c'est l'apparition de la richesse qui en sera la cause. Mais pas la même richesse, et pas au même moment.

Dans les textes dits classiques du marxisme, en particulier *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, toutes les explications que donne Engels se fondaient sur des critères matériels, en particulier sur l'état des techniques et de l'économie, ce que les marxistes appellent le développement des forces productives. Dans les stades qui précèdent la civilisation, dit Engels, la propriété privée ne portait que sur les instruments fabriqués et utilisés par chacun : *« l'homme des armes, des engins de chasse et de pêche ; la femme des objets de ménage »* Tout le reste est propriété commune.

Le basculement, selon lui, va venir de la nouveauté économique que connurent les hommes lorsqu'ils commencèrent à pratiquer l'appivoisement d'animaux, puis leur élevage. Les tribus vont voir leur production considérablement augmenter, se diversifier. L'homme devenant capable de produire plus qu'il n'a besoin pour lui-même pour sa subsistance, il devient alors intéressant d'utiliser le travail humain, comme celui des prisonniers de guerre. Ceux-ci vont alors donner les premiers esclaves. Et c'est aussi le moment, toujours selon la vision du 19<sup>e</sup> siècle, où le basculement va s'opérer pour les femmes.

*« Quand et comment, demande Engels, les troupeaux passèrent-ils de la propriété commune de la tribu ou de la gens à la propriété des chefs de famille individuels ? Nous n'en savons rien jusqu'à présent. » « Les troupeaux constituaient les nouveaux moyens de gain ; ç'avait été l'ouvrage de l'homme que de les apprivoiser d'abord, de les garder ensuite. Aussi le bétail lui appartenait-il, tout comme les marchandises et les esclaves troqués contre du bétail. » Mais désormais, « tout le bénéfice que procurait maintenant la production revenait à l'homme ; la femme en profitait, elle aussi, mais elle n'avait point de part à la propriété. Le « sauvage » guerrier et chasseur s'était contenté de la seconde place à la maison, après la femme ; le pâtre "aux mœurs plus paisibles", se prévalant de sa richesse, se poussa au premier rang et rejeta la femme au second. Et elle ne pouvait pas se plaindre. La division du travail dans la famille avait réglé le partage de la propriété entre l'homme et la femme ; il était resté le même et, pourtant, il renversait maintenant les rapports domestiques. »*

On voit que le raisonnement d'Engels est d'ordre matérialiste. Ce ne sont pas des intentions humaines de domination qui ont amené la domination des hommes, cela est advenu un peu par hasard, ou parce que la société n'y a pas pris garde, du fait de l'évolution de l'économie dans un cadre social et mental donné. Les hommes s'occupaient des animaux, ils se sont retrouvés à les posséder le jour où la propriété a pris une nouvelle importance.

Testart, nous allons le voir en détail, ne donne pas la même explication, mais le parallèle est saisissant. Pour lui non plus, la domination n'a en aucun cas été voulue. Pour lui aussi, elle a été subie, en quelque sorte par la société. Engels comme Testart ont ceci en commun de nous dire que les choses ne se sont pas produites parce que l'idée d'une possibilité d'exploiter est venue à un génie malfaisant. Non, ce sont les transformations subies par la société et par les hommes qui les ont amenés à se retrouver en présence d'une situation de domination.

La différence la plus importante entre les deux visions, à un siècle et demi d'écart, tient au moment où les choses se passent. Testart situe ce basculement bien avant ce que Engels appelle l'augmentation des forces productives, avec l'invention de l'élevage.

Avant d'aller plus loin dans la pensée de Testart, il nous faut d'abord dire la distinction qu'il fait entre deux grandes sortes de sociétés de chasseurs-cueilleurs nomades, l'une qu'il appelle de type A et l'autre de type B.

En effet, nous dit Testart, on observe une situation spéciale, comme une exception mondiale, en Australie. Par-dessus les 500 tribus ou langues diverses qu'on y a trouvées au moment de la colonisation, existe une sorte de « *classification supérieure en deux superclasses (...). Pour la reproduction des êtres humains comme pour celle des espèces naturelles, chacune des moitiés dépend de l'autre* ». En clair, celui qui est issu d'une superclasse ne peut se marier qu'avec quelqu'un de l'autre superclasse. Se superposent à cela d'autres règles complexes, qu'on appelle totémisme : chaque clan est relié à des animaux, et

certaines associations sont interdites, d'autres obligatoires. Cela donne une absence de choix, une rigidité, une absence de liberté qui est une exception sur la planète. Partout ailleurs, existe seulement une prohibition de l'inceste, qui interdit un mariage avec quelqu'un de familièrement trop proche, mais il n'y a pas une super règle qui se surajoute à celle-ci à l'échelle de tout un continent.

Du coup, poursuit Testart, le comportement des australiens, qu'il appelle de type A, se révèle très différent des autres peuples, qu'il appelle donc de type B. Sur toute la planète, sauf en Australie, lorsqu'un mariage a lieu, le jeune homme marié se doit de rendre un service à son beau-père ; on appelle cela le service pour la fiancée. Ce travail est variable selon les sociétés, il peut devenir très dur, s'étendre sur des années, mais il est toujours limité dans le temps. Une fois accompli, le jeune homme ne doit plus rien. Il en est libéré.

### *LE BASCULEMENT DANS L'INÉGALITÉ PROVOQUÉ PAR LA RICHESSE*

De type A ou de type B, ces sociétés ont en commun de ne pas connaître de richesse développée. Bien sûr, un bon chasseur pourra accumuler un peu plus qu'un mauvais chasseur, ou un vieux, ou un malade, et il tirera gloire de ce qu'il peut plus redistribuer. Mais cette inégalité dans la richesse ne permet pas d'acquérir un pouvoir sur les autres, elle ne divise pas la société. Non seulement la richesse, au sens où nous la connaissons n'existe pas, mais elle n'est pas désirée. En effet, quel intérêt y aurait-il à utiliser une richesse alors que n'existent pas encore les moyens techniques, les forces productives, qui permettraient par exemple de faire travailler une terre en louant des outils à un travailleur. Et il n'y a pas non plus de pauvres, de gens démunis et donc prêts à accepter de travailler pour un autre.

Mais à un moment ou un autre, sous une forme ou une autre, un début de richesse va pouvoir se former. *« Au moment où apparaissent les arcs, les meules, et bientôt les silos à grain et les greniers à ignames, nous dit Testart, l'histoire humaine a déjà de nombreux millénaires derrière elle. Des millénaires au cours desquels la société était déjà fortement structurée. Autour de quoi ? Pas autour de la richesse, laquelle n'existait pas, mais autour de ce qui fait depuis toujours courir les hommes : la quête du partenaire sexuel (...) Et quand se développe la production matérielle, elle se développe dans ces structures sociales. Quand naît la richesse, elle naît sur ce fonds social plurimillénaire et elle sert d'abord et avant tout à payer les femmes. »*

C'est là que les choses vont diverger selon la société australienne de type A ou les autres, plus libres, de type B. Dans la société de type A, chaque femme, dès sa naissance, est déjà attribuée à un homme en tant qu'épouse ; elle lui appartient même après sa mort, puisque ces droits passent au frère. Chacun a des obligations qui pèsent pour toute la vie.

Dans la société de type B, il y a le poids, la contrainte du service pour la fiancée ; il est parfois décrit comme une corvée, une humiliation ou même un asservissement, mais on finit par s'en libérer. Dans ces conditions, une possibilité de libération plus rapide apparaît avec l'apparition de la richesse : si le père de ma fiancée accepte que je lui donne un surplus de grains, je peux m'éviter de travailler pour lui pendant une année encore. La richesse devient ainsi un facteur de liberté plus grande.

Seulement voilà, il y avait déjà une inégalité, sans trop d'importance, sur la richesse. Avec les nouvelles formes que celle-ci prend, ces inégalités vont s'accroître et prendre une

importance qu'elles n'avaient pas. Le riche va pouvoir se libérer en payant en objets, au lieu d'un travail, son prix de la fiancée. Le pauvre ne pourra peut-être même pas se marier, ou il devra entrer en servitude. « *Rien n'est plus courant dans le monde que d'opprimer le pauvre* », comme le dit Testart. Va alors commencer toute l'histoire de la richesse en tant que fonction d'oppression et de domination.

Mais attention, souligne Testart : cette richesse a-t-elle été inventée volontairement ? « *a-t-elle été inventée aux fins de libérer le gendre de ses obligations ? Certainement pas. L'a-t-elle été pour opprimer les pauvres. Encore moins. Elle est arrivée toute seule, en quelque sorte, et sans que les hommes y prennent garde, en même temps que l'équipement du chasseur s'alourdissait de maints instruments toujours plus spécialisés, dans le même mouvement qui conduisait les chasseurs-cueilleurs à se sédentariser. La richesse a été instituée le jour où le détenteur d'une obligation accepta de recevoir, en lieu et place du travail auquel cette obligation lui donnait droit, des produits matériels durables, que lui-même pourrait donc utiliser de la même façon. Le mouvement culmina et trouve son parachèvement dans les sociétés agricoles* ». « *Pas toutes, pourtant, précise méticuleusement Testart, puisque le chapitre précédent en a explicitement exclu celles qui ne stockent pas.* »

Et pour finir sa démonstration, Testart note que rien de tout ceci ne s'est produit en Australie, bien qu'il y ait là des centaines de tribus. La colonisation n'y a découvert que des sociétés de chasseurs-cueilleurs sans richesse instituée. Lorsque cela aurait été possible techniquement, la société n'a pas évolué vers l'agriculture, parce qu'elle avait un fonctionnement qui la bloquait, et ne rendait pas intéressante l'utilisation de cette richesse potentielle. Par contre, c'est parmi les autres sociétés, celles de type B, où il y avait le service à la fiancée, que le néolithique va pouvoir se développer, avec la domestication des animaux et la maîtrise de l'agriculture.

Que la richesse ait joué le rôle déterminant qui bascule les femmes dans une oppression définitive et générale, c'est donc un point acquis. Que cette richesse ait joué ce rôle du fait de la pratique du service à la fiancée –selon Testart-, ou de la constitution de troupeaux –selon Engels-, ou d'autres raisons, est au fond, assez secondaire. Nous retiendrons que la domination de l'homme sur la femme n'est pas le fruit d'une volonté délibérée. C'est la conviction de Testart : « *L'idée a été avancée, dit-il, que les interdits sur les armes, en faisant que les hommes aient le monopole de la violence, sont à la source de la domination masculine. Je pense pareille thèse insoutenable. Aucun homme ne domine une femme parce qu'il possède un arc ou un fusil.* »

Non, pour lui, l'origine de cette domination a une tout autre histoire. « *Ces croyances et la division sexuelle qui en résulte naissent dans la lointaine préhistoire. Elles se continuent ensuite par pure inertie, par la force des habitudes et des préjugés. Les activités économiques nouvelles, agriculture, céramique, tissage, etc. remanient sur bien des points la répartition du travail entre les chasseurs et les cueilleuses, mais les croyances fondamentales qui la fondent restent les mêmes.* » Pour Testart, cette croyance essentielle que le sang ne doit pas se mêler au sang est à rapprocher d'une autre croyance, plus fondamentale peut-être, celle de la peur de l'inceste ; cette peur de ce qui est trop proche, comme celle du rapprochement du sang féminin avec le sang animal, fonde la société qui a pris pour règle l'exogamie : le mariage avec d'autres.

Arrêtons-nous ici un instant. Il y a longtemps eu une confusion entre l'idée d'exogamie, le fait d'aller chercher son mari ou sa femme en dehors du groupe social où l'on

vit (clan, groupe territorial, caste, etc.) avec la prohibition de l'inceste. L'inceste, c'est évident, unit des gènes proches, et par conséquent limite la variabilité génétique. On l'a longtemps rendu responsable de l'extinction de certaines populations. Mais les études scientifiques modernes nous disent que de telles extinctions ne peuvent s'expliquer uniquement par l'inceste. Il faut d'autres facteurs qui s'y ajoutent.

Alors, pourquoi trouve-t-on absolument partout, dans toutes les sociétés que l'on a rencontrées et étudiées, la pratique de l'exogamie ? C'est en fait l'indice qu'on touche là quelque chose de fondamental. Cette pratique est sans doute ce qui fonde même la société humaine à ses origines, à la différence du monde animal. La règle sociale humaine d'origine a consisté à pratiquer l'exogamie, c'est-à-dire l'obligation d'un mariage externe à la bande. Il ne s'agit pas simplement d'un évitement de l'inceste, ni de son extension. Il s'agit vraiment d'une règle élaborée et pratiquée entre bandes, consistant à ce que chaque femme d'une bande donnée s'accouple et aille vivre dans une autre bande que celle de sa naissance. Et c'est par ce moyen que les liens entre bandes ont commencé à exister, à avoir du sens, et que la société humaine a commencé à se construire.

Mais on remarque une chose : ce sont les femmes qui sont échangées, et pas les hommes. Et cela est probablement le signe d'une situation, à ce moment particulier de la naissance de la société humaine, où le mâle et la femelle devenant humains, la femelle est en état d'infériorité par rapport au mâle. Mais nous sommes à ce moment-là à une époque qui date non plus de quelques dizaines de milliers d'années, mais au moins de plusieurs centaines de milliers d'années, peut-être avec Homo Erectus.

En tout cas, c'est un fait qu'on observe à la fois cette pratique de l'échange des femmes, mais aussi la pratique régulière d'une sorte de guerre rituelle entre tribus. Et un objectif de cette guerre est la prise des femmes. Les femmes ainsi capturées se voient soumises à un statut inférieur, ou sont ouvertement exploitées. Là encore, ces observations sur des sociétés rencontrées lors de la colonisation ne prouvent définitivement rien du passé. Mais elles nous disent que c'est possible que le passé y ait ressemblé. Échange de femmes entre bandes, permettant de lier une tribu, et guerre entre tribus avec conquête de femmes, peuvent tout à fait aller de pair.

## *EN RÉSUMÉ*

Nous pouvons maintenant résumer en nous basant sur ce que nous disent les études scientifiques actuelles.

L'origine de la société humaine est liée à la pratique d'exogamie des femmes. Elle sert d'échange et de lien entre bandes qui par cet échange et par ce lien commencent à faire une société. Le fait que ce soient des femmes qui sont échangées, et pas des hommes, semble indiquer une considération et une place en état d'infériorité. Mais par la suite, on trouve aussi bien des sociétés où l'homme domine toujours la femme que d'autres, apparemment en nombre inférieur, où règne au contraire une forme de fonctionnement social égal entre les femmes et les hommes. L'Europe civilisée d'après le 16<sup>e</sup> siècle sera très étonnée et marquée en découvrant de telles sociétés comme celle des Iroquois.

Mais ces sociétés où femmes et hommes ne subissent pas l'inégalité, que va instaurer par contre la civilisation, se révèlent en nombre restreint. Il est donc probable qu'une grande

partie de celles qui ont pu connaître une telle forme de vie ait basculé dans la domination par l'homme. Pour un chercheur comme Testart, ce basculement a pu provenir du fait de l'exclusion, de fait, très ancienne, des femmes de la chasse sanglante. Si cela ne posait aucun problème du point de vue du rapport entre hommes et femmes dans les sociétés sans richesse, la situation a profondément changé lorsque la richesse a commencé à jouer un rôle. L'homme, se réservant la chasse, ses produits, et les moyens de les échanger, s'est retrouvé en situation de domination de fait.

Il n'y a pas eu besoin pour cela de calcul machiavélique. Les anciennes croyances restant longuement ancrées bien que le mode de vie et de production soient en train de changer, la situation qui peut en résulter suffit à provoquer un tel bouleversement. C'est de cette manière que l'on est passé d'une société qui a pu être égale pour les femmes à une société où elles se sont retrouvées dominées.

Il n'a donc pas été nécessaire pour cela d'en arriver à ce que se mettent en place de véritables classes sociales, contrairement à ce que pensaient les marxistes du 19<sup>ème</sup> siècle. Cette transformation est sans doute apparue au cours de ce que nous appelons le néolithique.

Par la suite, au fur et à mesure que l'inégalité de richesse va s'accroître, s'ancrer, et que de véritables classes sociales vont se former en divisant cette fois clairement la société selon la richesse, au fur et à mesure aussi que va être instaurée en parallèle la mise en place de forces de répression, police, armée, impôt, etc., la domination qui nous intéresse ici, celle sur les femmes, va s'instaurer partout si elle n'existait pas, et se cristalliser, devenir plus prononcée là où elle existait déjà.

Avec l'apparition de l'État, se met en place cet outil essentiel, l'armée, et cette pratique qui va hanter toute l'histoire humaine, la guerre. La femme était déjà exclue des armes sanglantes de la chasse, il n'y aura donc même pas besoin d'une nouvelle exclusion pour confier la guerre aux seuls hommes.

Pour finir sur les origines de l'oppression des femmes, il y a eu des femmes dominées depuis les origines de la société à travers l'ensemble de la préhistoire, mais une fois la société mise en place, il y a également eu des exceptions. Des parties de l'humanité ont pu vivre durant des millénaires en voyant se côtoyer hommes et femmes sans domination d'un sexe sur l'autre. C'est seulement avec l'apparition des classes sociales et des États que la domination des femmes devient une situation générale. Seule une partie des sociétés qui ont conservé un mode de vie chasseur-cueilleur nomade, comme les Iroquois, a pu préserver une forme offrant aux femmes une place entière, sereine et humaine.

Pour conclure cette étude sur les origines de la domination sur les femmes, nous pouvons reprendre, sans rien en changer, la conclusion qu'utilisait déjà Engels dans *L'origine de la famille*, et qu'il empruntait à Morgan. Morgan ayant compris la conséquence dramatique pour l'humanité de l'apparition non maîtrisée de la richesse, essayait d'imaginer un avenir qui dépasse cette fameuse richesse, tant recherchée dans la société actuelle : « *La simple chasse à la richesse n'est pas le destin final de l'humanité, si toutefois le progrès reste la loi de l'avenir, comme il a été celle du passé. Le temps écoulé depuis l'aube de la civilisation n'est qu'une infime fraction de l'existence passée de l'humanité, qu'une infime fraction du temps qu'elle a devant elle. La dissolution de la société se dresse devant nous, menaçante, comme le terme d'une période historique dont l'unique but final est la richesse ; car une telle période renferme les éléments de sa propre ruine. La démocratie dans l'administration, la fraternité*

*dans la société, l'égalité des droits, l'instruction universelle inaugureront la prochaine étape supérieure de la société, à laquelle travaillent constamment l'expérience, la raison et la science. »*

### *LE NEOLITHIQUE FÉMININ, UN FANTASME ?*

Dans le *Que sais-je ?* intitulé *Le féminisme*, rédigé en 1979 et réédité de très nombreuses fois, la sociologue féministe Andrée Michel tente de faire un historique global. Elle repart des représentations féminines, les Vénus préhistoriques d'il y a 30 000 ans. Et elle répond à l'argument que nous avons mentionné, selon lequel cela n'exprime pas plus un statut d'égalité de la femme que la représentation de la Vierge dans les pays catholiques. Andrée Michel explique que cette affirmation implique déjà une manière de penser où l'homme domine la femme, puisque la Vierge est subordonnée à un Dieu mâle. On calque donc, sans preuve, sur la préhistoire, une manière de voir et de penser qui ne date que de la domination masculine. On décide ainsi d'avance qu'elle a toujours existé.

Il se peut que les artistes de cette époque, qui pouvaient être des hommes ou des femmes, voulaient simplement montrer qu'ils étaient frappés par le rôle de la femme dans la génération des petits humains, alors qu'ils méconnaissaient le rôle de l'homme. En tout cas, Andrée Michel note que dans les pays anglo-saxons, on s'accorde à voir dans ces statuette la trace d'un statut élevé de la femme.

Lorsqu'arrive la révolution néolithique, l'archéologue australien Gordon Childe pense que l'agriculture, qui en est un fondement, a été une invention des femmes. Cela est tout à fait plausible, dans la mesure où la cueillette des plantes est le fait des femmes, qu'une longue histoire d'observations, une compréhension maîtrisée des processus de reproduction végétales sont indispensables, et que nous avons vu que les activités sont totalement séparées entre hommes et femmes. Quoi qu'il en soit, les débuts du néolithique restent une période paisible, où les hommes ne connaissent pas la guerre. Si l'agriculture a commencé à être pratiquée il y a environ 8000 ans, les guerres ne seront inventées que 4000 ans plus tard. Pendant cette période, les humains se sédentarisent dans de petits villages, et les rapports sociaux restent comparables à ceux que l'on a connus chez les chasseurs-cueilleurs. Il y a sans doute quelques différences de richesses, mais pas de classes sociales ni un État.

Un exemple : la civilisation dite des Rubanés. Cette dénomination vient du tracé de rubans sur leurs poteries, et elle dure près de 1000 ans (5500 à 4700 avant JC) en Europe du Nord, depuis le nord de la France jusqu'à la Hongrie. L'archéologue Annick Coudart, souligne les avantages pour cette société de fonctionner selon une structure égalitaire : « *Une structuration sociale égalitaire, en faisant jouer le potentiel d'adaptation de chacun, a constitué, pour les Néolithiques rubanés, une garantie de réussite bien meilleure que ne l'auraient fait celles qui auraient été issues d'une répartition hiérarchique des savoirs et des qualités* » (dans Jean-Paul Demoule, *La révolution néolithique dans le monde*). Elle chiffre les habitants du village qu'elle a étudié, à Cuiry-lès-Chaudardes, entre 80 et 250 personnes selon les périodes, pour l'ensemble des maisonnées.

L'archéologue y découvre une société diversifiée, où les tâches sont maintenant multiples, mais qui n'en reste pas moins égalitaire. « *Les activités des sociétés égalitaires sont donc diversifiées. Chez les Rubanés, certains géraient le stockage des céréales et la fabrication des meules devaient avoir été l'œuvre des spécialistes sans que leur utilisation fût*

*réservée (Hamon 2006). Les rôles, le statut, les droits et les obligations n'étaient pas forcément les mêmes pour chaque individu ou chaque maisonnée (certaines consommaient plus de gibier ou d'animaux domestiqués que d'autres, sans s'opposer à leur consommation par tous)... De véritables distinctions donc, selon le sexe, la classe d'âge, etc., et surtout, durant l'exercice de certaines spécialités ou responsabilités (décision du début des semences ou des moissons, par exemple, comme dans les sociétés égalitaires des Hopi du "Southwest" des États-Unis).*

L'archéologue ne peut pas nous dire s'il y a une distinction et laquelle dans la condition des femmes par rapport à celle des hommes. Mais la société qu'elle peut décrire en se basant sur les traces retrouvées et étudiées donne une impression d'harmonie sociale. Il semble y avoir des sortes de spécialiste ou de chef, pour certaines activités, mais qui sont mis au service du groupe : *« Le pouvoir politique de l'individu est, dans ce cadre, exercé pour le bien de tous et sous le contrôle de tous. Un pouvoir délégué, en quelque sorte, car c'est la collectivité qui utilise le spécialiste, le « grand homme » ou le leader ; c'est elle qui bénéficie de ses talents, et non le grand homme ou le spécialiste qui exploite la collectivité pour son propre intérêt. La reconnaissance du rôle de celui-ci peut conduire le groupe à le traiter différemment, pour un temps, du reste de la communauté. Une attitude qui pourrait expliquer l'existence de maisons rubanées spécifiques ; il s'agit de constructions soit très longues (entre 35 et 43 mètres), avec ou sans fosse de construction ; soit d'une longueur plus commune (entre 21 et 35 mètres), mais avec des parois implantées dans des tranchées de fondation et avec ou sans fosse de construction ; pour le reste, elles sont parfaitement conformes au modèle commun. Au vu du matériel détritique mis au jour, ces distinctions ne semblent pas avoir été associées à un pouvoir politique durable. (...) Cependant, ajoute-t-elle, ce sont ces différenciations qui ont constitué le germe des véritables inégalités sociales et des spécialisations à venir. »*

En ce qui concerne les femmes, on peut penser que, tant que la division à venir de la société n'est pas réalisée, leur condition reste dans un rapport plus ou moins semblable à celui qu'elles connaissaient précédemment, et qui variait, nous l'avons vu, selon les lieux et les sociétés. Ce qui signifie que l'égalité hommes femmes, même si elle était minoritaire, était tout à fait possible. Mais on peut aussi, comme à chaque étape de l'évolution de la société humaine, trouver des raisons d'imaginer un changement et un progrès. Si l'idée de Gordon Childe est vraie, qui attribue aux femmes la découverte et le contrôle de l'agriculture, on peut supposer qu'en certains endroits au moins, cela ait pu contribuer à établir une situation meilleure pour les femmes pour lesquelles cela n'était pas le cas auparavant.

À Jéricho, en Palestine actuelle, datant de 10 000 ans (8000 avant JC), donc des tout débuts de l'agriculture, on retrouve des statuettes féminines, en terre cuite, aux caractères sexuels prononcés. On peut penser que, symbolisant la fécondité, elles se rapportent aux activités agricoles. On a aussi retrouvé à Çatal Hüyük, en Turquie actuelle, datant de 8000 ans (6000 avant JC), un groupe d'un millier de maisons, pouvant contenir 5000 habitants. Selon Wikipedia, *« les peintures murales suggèrent un culte de la fertilité, avec les déesses souvent enceintes ou parturientes (femme accouchant), accompagnées de léopards et de taureaux symbolisant les dieux. Les reliefs peuvent aussi représenter des seins de femmes »*. Une statuette représentant une femme en train d'accoucher a été considérée comme la représentation de cette déesse-mère.

On retrouve un peu partout où s'est produit la révolution néolithique ce genre de représentations. Il y aurait donc peut-être eu une religion, nommé aujourd'hui par certains de

la Grande-Déesse ou déesse-mère, au néolithique. Et de là penser que la société a connu alors une période favorable aux femmes, l'idée a évidemment germé. Des féministes (femmes et hommes) ont voulu trouver une preuve d'une amélioration de la situation sociale de la femme dans l'existence de ces statuettes, différentes et avec plusieurs dizaines de milliers d'années d'écart avec celles de la préhistoire, et qui ont donné lieu à une interprétation selon laquelle existait un culte de la déesse-mère. Mais Testart, par exemple, n'y croit pas.

Dans *L'amazone et la cuisinière*, Testart aborde une fois encore ce problème de la place des femmes dans la découverte de l'agriculture. Des études ont montré que si l'on fait une carte de l'Amérique du Nord et centrale pour y relever la place des femmes dans l'agriculture telle qu'elle a été observée lors de la colonisation, on constate qu'au Nord, chez les Iroquois notamment, les femmes ont le rôle principal. Ensuite, si l'on descend vers l'Amérique centrale, où l'on a trouvé des sociétés avec État, Maya, Aztèque, s'affirme au contraire le rôle de l'homme dans l'agriculture.

Très bien, nous dit Testart. Mais, fait-il remarquer, quand on voit les femmes assumer toutes les tâches agricoles pendant que les hommes n'en font aucune, doit-on vraiment en conclure que les femmes dominent la société ? On peut aussi voir là une situation de tâches et de bêtes de somme exploitées. En fait, démontre Testart, si les femmes de certaines régions assument l'ensemble des tâches agricoles, c'est que les hommes de ces régions passent tout leur temps à la guerre. Et inversement, là où les Indiens sont pacifiques, en Amérique centrale, chez les Pueblos, ils assurent le plus gros de la culture, tandis que les femmes aident à la plantation, au sarclage, à la récolte.

Tout ce que l'on peut donc dire, c'est que, partout, s'établit une forme de partage des tâches ; *« il existe une sorte d'équilibre entre les charges des hommes et celles des femmes – loi de sociologie générale que l'on a déjà aperçue à propos du travail des peaux chez les chasseurs-cueilleurs »*. La conclusion de Testart est assez sage : *« Si les savants d'hier s'intéressaient tant à ces phénomènes, écrit-il, c'est qu'ils y voyaient un écho de la thèse, courante à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, selon laquelle les femmes auraient inventé l'agriculture. Depuis, la thèse n'a été ni prouvée ni réfutée – je crois même qu'elle n'est pas prouvable – mais elle plaisait, et était bien de nature à enflammer les imaginations de certains »*.

## LES RELIGIONS D'ÉTAT ET LES FEMMES

Par contre, ce qui est sûr, absolument prouvé, c'est que l'étape suivante que va connaître l'humanité, l'apparition de l'État, va systématiquement signifier une détérioration générale pour les femmes. L'État ne laisse guère de chances à une quelconque égalité des sexes. Il impose une nouvelle règle de filiation. À la tête de l'État, le roi considère comme héritier son fils, dont il tient à connaître la paternité avec certitude. Il interdit pour cela à la femme tout autre rapport sexuel, pour être sûr de la paternité. C'est donc partout que s'installe un système patrilinéaire.

Ce basculement s'opère partout où l'État apparaît. On nous enseigne à l'école que l'État, c'est la civilisation, et on nous laisse à penser qu'une fois mis en place, ce beau progrès que constituent la mise en place d'une police, de prisons, de systèmes d'impôts et de classes sociales, va s'étendre rapidement, vue la supériorité de ce système. Ce n'est pas vrai. Il suffit de suivre la chronologie de la progression de l'État pour se rendre compte qu'il peut rester

sans progresser pendant des siècles, des millénaires même, et il y a eu des périodes où les hommes ont abandonné cette structure pour revenir à une société sans État.

L'État apparaît en premier lieu en Mésopotamie (Irak actuel) vers 4000 avant JC, puis en Egypte (2700 avant JC). Aux Amériques, c'est d'abord au Pérou (1800 avant JC), mais il disparaît ensuite de ce continent pendant 8 siècles ; en Europe et en Asie, vers 1600 avant JC, il apparaît à la fois en Inde, en Chine et en Grèce ; en Europe, il s'étend d'abord à l'ouest, il touche la Russie vers 700 avant JC, et finit son emprise sur l'Europe de l'Est vers 250 avant JC. Après JC, il réapparaît aux Amériques vers 300, dans le sud du Mexique actuel avec les Mayas, ainsi qu'au Japon. Enfin, les royaumes africains apparaissent vers 500 de notre ère, sur des régions limitées du continent. C'est la colonisation européenne, au 19<sup>e</sup> siècle qui achèvera l'emprise de l'État.

En même temps que l'État se met en place, les religions se modifient profondément. Gordon Childe note : « *Alors que pendant des milliers d'années, la Déesse-Mère fut le seul objet de vénération, on vit apparaître des statuettes à représentations masculines et le symbole masculin, le phallus, fut modelé dans l'argile et gravé dans la pierre. De tels symboles impliquent la reconnaissance du rôle paternel dans la procréation, sinon l'émergence de divinités masculines (...).* »

## BIBLIOGRAPHIE

- Christophe Darmangeat : Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était, Aux origines de l'oppression des femmes, Smolny 2009
- Christophe Darmangeat : L'oppression des femmes, hier et aujourd'hui : pour en finir demain ! Une perspective marxiste, <http://darmangeat.blogspot.com> 2010
- Jean-Paul Demoule (sous la direction de) : La révolution néolithique dans le monde, CNRS éditions 2009
- Andrée Michel : Le féminisme, Que sais-je ? n° 1782, puf 1979-1998
- Alain Testart : Avant l'histoire, L'évolution des sociétés, de Lascaux à Carnac, nrf Gallimard 2012
- Alain Testart : L'amazone et la cuisinière, Anthropologie de la division sexuelle du travail, nrf Gallimard 2014

---

*décembre 2016*